

L'exil en quatre saisons : d'un automne **d'adieux à un été de renaissance**

C'est l'automne du départ, celui où on quitte le familier pour entrer dans l'inconnu, avec un sourire qu'on croit changer le monde, mais c'est notre couette IKEA qu'on tente de changer à 2h du matin. Le vrai choc est quand tu te rends compte que le changement est parfois plus compliqué que prévu. Il ne se contente pas de surprendre, il désoriente. Le métro devient un labyrinthe de solitude où l'on cherche plus que la bonne ligne, l'amphi se transforme en temple du doute intérieur. On commence à comparer les prix des fruits comme si c'était une compétition, on a l'impression qu'ils les arrosent au parfum Dior. Pour la première fois, on dit bonjour à un voisin et il ne répond pas, on se demande si l'on a mal prononcé ou trop osé. Et puis la CAF, cette jungle administrative où chaque formulaire est une épreuve Koh-Lanta. On danse entre Edith Piaf et Oum Kalthoum, portés par deux voix qui racontent la même chose : l'exil du cœur. On réalise finalement que partir est bien plus que changer de pays, mais changer de peau.

L'hiver marque une étape décisive dans le parcours des étudiants marocains en France. Ce n'est plus seulement une question de température, mais une véritable épreuve d'adaptation. Malgré plusieurs couches de vêtements et une écharpe soigneusement enroulée, le froid parvient à s'infiltrer, on en vient à croire qu'il possède lui aussi un visa Schengen. Très vite, on comprend qu'il nous faudra mobiliser les ressources plus profondes que celles du thermostat : nos racines. On fait appel à un savoir-faire ancestral, celui de la résistance culinaire. Harira, Bissara, thé à la menthe : ces recettes deviennent nos alliées, des remparts chaleureux contre la grisaille. Pourtant, l'hiver ne se contente pas de glacer l'air, il fait aussi vaciller les repères. A force de croissants et de baguettes, on se surprend à oublier le goût du pain marocain, une légère panique s'installe. Pour nous recentrer, on décide alors d'entamer une détox symbolique à base de msemen et amlou, tentative modeste mais sincère de renouer avec nos saveurs d'origine. Dans un moment d'égarement gustatif, on va même jusqu'à imaginer une réconciliation entre les deux cultures : un croissant au khlii. Heureusement, cela reste une simple pensée. A l'université, entre deux présentations stressantes et des échéances qui s'accumulent, on découvre l'art discret de répondre « Inshallah » dans nos têtes. Une petite formule intérieure qui nous rassure, nous apaise, et nous donne l'illusion d'avoir encore un peu de contrôle sur un calendrier implacable. Puis vient la vraie maladie, ce n'est ni le paracétamol, ni les tisanes qui nous apaisent, mais le souvenir d'un bol de soupe préparé par maman. Faute de mieux, on écoute en boucle un enregistrement de sa voix, devenue pour nous un médicament affectif. Enfin, pour éviter les débats politiques en soirée, on développe une technique de diversion : « Je viens du sud de l'Espagne », ambigu, neutre, efficace. L'hiver en France n'est pas une simple saison, c'est un moment où l'on apprend à résister, à se redéfinir et parfois à se réchauffer autrement.

Le printemps arrive sans faire de bruit, comme une respiration profonde après un hiver trop long. Tout semble plus léger, mais rien n'est vraiment plus simple. C'est une saison d'équilibre fragile, entre adaptation et affirmation de soi. En se perdant dans les rues françaises, dans les habitudes, parfois dans leur silence, on commence à se retrouver. L'individualisme ambiant, qu'on trouvait froid au départ, devient un miroir. Il nous renvoie à notre propre présence, à cette résilience marocaine qui n'est pas seulement une réaction, mais presque une pratique spirituelle. S'adapter en France, c'est un art – ou plutôt, une recette, comme un couscous réussi : il faut du temps, de la patience, le bon dosage entre ce qu'on reçoit et ce qu'on garde pour soi, et quelques épices personnelles qu'on ajoute sans prévenir. Rester chaud dans le froid est un art hérité, on apprend à tenir debout, même quand on doute. A ce stade, on devient spécialiste du dosage identitaire. On met du fromage glissé dans un msemen encore chaud, on dit bonjour mais on garde en nous le « Salam » intérieur,

celui qu'on n'oublie jamais. On parle français et on pense en dialecte, c'est notre manière de pratiquer le bilinguisme de l'âme. On ne sait pas toujours d'où on vient exactement, mais on sait où on veut aller. L'exil, on comprend qu'il ne s'arrête jamais vraiment, mais qu'il n'est pas une perte, c'est un mouvement, et c'est beau. Il y a même cette petite victoire intime, quand on explique à une amie française un mot en dialecte et qu'elle commente que c'est poétique, ce jour-là, on sourit. On marche maintenant dans les rues, en écoutant Edith Piaf et Oum Kalthoum, mais cette fois-ci, on ne se sent plus bizarre, on s'appartient.

L'été arrive comme une chanson qu'on n'attendait plus. Après des mois à essayer de comprendre les horaires du tramway, la logique des partiels et les humeurs du ciel français, tu respirez enfin. On prend le temps, et là, sans faire de bruit, on réalise que... on aime cette vie, oui, on l'aime beaucoup, même si elle nous a donné envie de prendre un vol retour à mi-octobre pluvieux, même si elle nous a fait douter de chaque chose, y compris la manière de prononcer « grenouille ». Même si elle nous a bousculés, elle nous a portés aussi. On n'a pas changé de personnalité, on s'est juste affinés. On est surpris à sourire dans la rue, pas parce qu'on nous a parlé, mais parce qu'on s'est parlé à soi-même, et qu'on s'est enfin écoutés. On organise un Ftour, sans arrière-pensées, nos amis français goûtent à la harira avec respect, au thé à la menthe avec étonnement, et à la solidarité marocaine avec amour, ils ne comprennent pas tout, mais ils sentent que quelque chose d'essentiel se passe : le cœur, quand il s'ouvre, parle toutes les langues. Dans le métro, on lit Tahar Ben Jelloun, et on réalise que notre exil n'est pas un accident, mais il est une page de littérature vivante. On n'est pas partis juste pour valider des crédits ECTS, on est partis pour comprendre qu'un cœur divisé peut faire des étincelles. On n'a pas perdu nos repères, on les a traduits. On n'a pas renié notre culture, on l'a mise en scène, avec humour et avec amour. Aujourd'hui, on regarde notre vie et on réalise que, partir n'est pas fuir un pays, c'est aller à la rencontre de soi, entre deux cultures, deux langues, et un même cœur.